

Kinochronique

Truman Capote, de Bennett Miller

La lecture du fameux roman de Capote, *De Sang Froid*, avait laissé une impression fort étrange à l'adolescent – par définition empathique – que j'étais alors. Cette impression – de dégoût mêlée à la honte de trouver l'un des tueurs sympathique et à la difficulté de faire entrer l'affaire dans un cadre moral cohérent – cette impression, disais-je, s'est, pour ainsi dire, affadie avec l'âge, tant il est vrai que de Eichmann à Dutroux, des voisins à machettes du Rwanda aux *Bestie di Satana*, autrement dit, des exécuteurs d'Etat aux crapules privées, des psychopathes en fonction aux pervers à pulsions, l'histoire récente a eut maintes occasions de nous offrir des salauds plus désespérément absurdes que les deux imbéciles du roman de Capote... J'avais, comme tous les lecteurs de l'œuvre, été frappé par la mansuétude, la délicatesse et, au fond, la sincère « générosité » de l'assassin, Perry, desserrant les liens ou plaçant un coussin sous la tête des gens qu'il allait abattre, pour leur assurer plus de commodité durant la fouille de la maison où était caché l'improbable magot qu'il était venu chercher. J'avais le souvenir d'un duo composé d'un leader sans pitié et d'un suiveur plutôt sensible et un peu débile, au sens propre du terme, c'est-à-dire faible, qui allait au meurtre davantage comme une pierre qui dévale une pente que comme un prédateur en chasse. En outre, ne m'étant jamais trop intéressé à la biographie des auteurs que je lisais, je me représentais, allez savoir pourquoi, Capote lui-même comme un Hemingway qui aurait fait sa guerre d'Espagne dans un roman noir.



Bennett Miller

Or, le film de Miller bouscule mes souvenirs et ravive cet écoeurement devant l'absurdité humaine, que je croyais émoussée par mon étude presque pathétique de la psychologie sociale ainsi que la répétition médiatique, rituelle, des bacchanales politiques et/ou crapuleuses. Non seulement le film présente Perry comme un individu intelligent et l'acteur de ses propres actes, c'est-à-dire comme habitant ses actes (il confesse d'ailleurs avoir égorgé le chef de famille parce qu'il était honteux du regard que celui-ci posait sur lui, du rôle de tueur que ce regard lui attribuait), mais il souligne aussi le dandysme efféminé, mondain, presque « cage aux folles », à vrai dire infiniment ridicule, du personnage central qu'est Capote lui-même ; c'est, du reste, de son insupportable lâcheté devant les faits, de son incapacité personnelle à tenir ce rôle d'observateur littéraire dont il était si fier et de l'impossibilité qu'il ressentit – au point de sombrer dans l'alcoolisme – de catégoriser de manière confortable, à tout le moins formelle, l'individu (et l'évènement) qu'il avait devant lui que le film traite. Car, comme le titre l'indique, c'est bien *Capote* que raconte, qu'explore le film ; sa thèse étant que l'affaire du massacre de Holcomb fut un vecteur psychologique, un moment d'intensification, de mise à l'épreuve de toute la structure morale et intellectuelle de ce pilier de la littérature américaine. Il ne faut donc pas s'attendre à un film sur son roman, sur l'affaire en elle-même, ni à l'un des ces thrillers psychologiques, qui serait ici construit sur les dialogues entre Capote et Perry. *Truman Capote* est un film sur un homme, pas sur un fait divers. De fait, ceux qui s'intéresseraient à celui-ci gagneraient à prendre deux après-midi pour lire le terrible roman plutôt que lâcher deux précieuses heures pour aller voir le film...

Frédéric Dufoing